

Préface

Jacques Cortès

Professeur émérite - Président du GERFLINT

*Il faut à mon avis changer l'image du français
réputée être fondée sur l'étude d'une grammaire compliquée*

Hanne Leth Andersen

Synergies Pays Scandinaves n°1, p.16

Les concepteurs de ce deuxième numéro de *Synergies Pays Scandinaves* ont judicieusement choisi de centrer l'ensemble des contributions sollicitées sur deux thèmes d'une importance capitale pour enseigner/apprendre une langue étrangère : la grammaire et la culture.

Choix très classique au demeurant mais toujours d'actualité car les approches qui se veulent de pointe, qu'elles soient de groupe ou individuelles, doivent résolument asseoir tout apprentissage sur des repères linguistiques et culturels fiables en dépit du fait quelque peu paradoxal qu'ils doivent aussi être considérés comme transitoires. Rien, en effet, n'est jamais acquis qui ne puisse faire l'objet d'affinements et donc de nuances. C'est sans doute ce qui faisait dire, par exemple, à Ferdinand Brunot¹ : « *Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. **Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas*** ». Phrase grammaticalement iconoclaste mais qui tendait simplement à mettre en garde certains tenants farouches de la grammaire contre l'idée d'une réglementation militaire du système linguistique français. Tout peut se modifier au gré des situations, et la pire des attitudes pédagogiques à craindre, c'est l'enfermement de la pensée dans un moule préétabli. La langue et la culture sont deux compagnes indissociables sous réserve que la première ne serve pas de lit de Procuste à la seconde. Tout l'art et le génie du Pédagogue (la majuscule est ici de notoriété) résident dans une certaine liberté de ton, d'esprit et de recherche.

A vrai dire l'enseignement de la culture est lié, depuis que le monde est monde, à celui de la langue. D'où le beau parallogisme d'Aristote confondant les catégories grammaticales grecques avec celles d'une logique universelle et ignorant du même coup (mais comment le lui reprocher ?) que la structure d'une langue est le reflet et le support tout à la fois d'une civilisation particulière. De là aussi le rationalisme empirico-sensualiste de Condillac affirmant que « *l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite* », théorie dont Rivarol fit son miel pour composer son (trop) beau discours sur les qualités de rigueur, de clarté et d'universalité de la langue française considérée alors comme le prototype de la langue parfaite.

Mais l'idée de ce lien profond, génétique, consubstantiel, de la langue et de la culture, on ne la trouve pas que dans ces théories dont la linguistique moderne a eu raison de dénoncer les implicites inégalitaires. Les langues de la planète ne sont certainement classables ni d'après la conformité de leurs structures avec celles de la logique, ni sur des critères de beauté et d'élégance, ni sur le fantasme de leur facilité ou de leur difficulté d'apprentissage. Cela étant dit, le lien étroit qu'elles entretiennent avec la culture reste un sujet de réflexion dont la philosophie, l'anthropologie, et la didactologie des langues-cultures (pour ne citer qu'elles) n'ont jamais cessé de s'occuper. Qu'on me permette ici de rappeler rapidement trois exemples² dont j'ai déjà parlé dans le n°1 de cette revue :

Parmi les philosophes, Johann G. Von Herder, dans ses *Fragments sur la nouvelle littérature allemande (1768)*, écrivit que c'est la langue qui donne à toute connaissance humaine « ses limites et ses contours », donc qui façonne la Weltanschauung, c'est-à-dire la **vision** que chaque peuple a du monde. Position exactement reprise au XIX^{ème} siècle par Wilhelm Von Humboldt pour qui la diversité des langues ne pouvait être réduite à une diversité de sons et de signes mais bien à une diversité de visions du monde. Position assez comparable enfin dans l'hypothèse formulée dans la première moitié du XX^{ème} siècle par les deux anthropologues Sapir et Whorf qui (après leurs travaux dans le domaine de la transcription, de la description et de l'assimilation de langues indiennes dont certaines étaient menacées d'extinction en raison de la disparition progressive des tribus), parvinrent à la conclusion que le système linguistique dans lequel nous sommes élevés et pensons depuis l'enfance influence notre manière de percevoir le monde environnant.

Rien d'étonnant, donc, si pendant des décennies, le monde de l'enseignement des langues a vécu sur une sorte de postulat pédagogique : « on ne peut pas enseigner la langue (clamait-on dans tous les stages de formation de maîtres de langue) sans enseigner du même coup la civilisation ». D'où l'abandon grave érigé en principe, pendant de longues décennies, de tout enseignement spécifique de la culture : enseignons la grammaire, enseignons la langue, et le reste, à savoir la culture, sera la grâce (pascalienne évidemment) accordée « par surcroît ». Il n'est jamais bon de se laisser envahir par une idéologie : on y perd toujours quelque chose d'essentiel. Il est anarchique *a contrario* de nier toute forme de règle ou de loi : la vraie liberté y courrait de périlleux dangers. Trop de grammaire tue la grammaire. Soit. « Un aphorisme peut en cacher un autre »³ : il suffit, par exemple, de remplacer *grammaire* par *liberté* dans la phrase qui précède.

On le verra bien en « dégustant » les articles de ce solide deuxième numéro : nos collègues et amis scandinaves ne mangent pas de ce pain-là. Les articles rassemblés ici font certes la part belle à la grammaire et aux grammaires (4 articles), mais aussi, à égalité parfaite (4 articles également), à la culture. Que l'on soit ou non d'accord avec tout ce que chacun écrit ne peut être qu'une nouvelle occasion de débat sur un sujet inépuisable. Le lecteur découvrira, en tout cas, que chaque auteur est parfaitement conscient des difficultés qu'il affronte et qu'il tente, très pragmatiquement, mais avec le recul nécessaire, de théoriser *hic et nunc* pour trouver des voies de remédiation. Qu'on en juge par ce passage d'un des articles proposés sur la grammaire : « *les nombreuses grammaires accessibles aux enseignants décrivent, plus ou moins minutieusement, une langue écrite le plus souvent monologale. Certes, on peut trouver des remarques à propos de la langue parlée, signalant que tel temps n'est pas employé ou n'existe pas (selon les goûts) ou que certaines formes de la proposition interrogative ou de la négation sont plus fréquentes que d'autres en français parlé. Mais une description réelle, basée sur des études empiriques de la langue en conversation, et sur le rapport entre les périodes et les tours, est difficile à trouver* ». ⁴

Ce sont là des mots dont Ferdinand Brunot ne contesterait pas la pertinence.

Même souci de réalisme dans les travaux de jeunes chercheurs à qui la Rédaction a eu le très bon goût de donner la parole. Trois articles écrits d'une plume alerte et précise par des disciples déjà visiblement rompus (et c'est là sans doute leur façon de rendre hommage aux Maîtres qui les ont formés) aux subtilités polémiques du discours scientifique français, viennent en effet clôturer ce très beau recueil.

Mais comment passer sous silence les pages « culturelles » où Nina Hauge Jensen nous propose le concept de *languaculture* emprunté à Michel Agar, et qui n'est pas sans points communs avec celui de langue-culture de la Didactologie galissonienne ? Comment ne pas goûter jusqu'à l'ivresse les lignes passionnées, mais aussi pétillantes de poésie, d'humour et de causticité que Jorn Boisen, de l'Université de Copenhague, dédie à la langue française. Un simple avant-goût pour mettre le lecteur en appétit : « Se trouver en France sans connaître la langue est comme se réveiller dans une chambre noire, inconnue : on avance à tâtons, heurtant les meubles. Apprendre le français, en revanche, est comme allumer la lumière, tout d'un coup on y voit clair, on sait ce qui se passe et on se sent incomparablement mieux ».

Je vais arrêter là car mon propos est simplement de donner l'envie de cette lecture à laquelle, personnellement, pour préparer cette préface, j'ai pris un plaisir extrême. Le numéro 1 de *Synergies Pays scandinaves* était prometteur. Le deuxième transforme l'essai et nous offre une perspective à long terme puisque se trouvent ici, harmonieusement réunies, deux générations de chercheurs à qui notre revue offre un lieu de rencontre et de confrontation d'idées à la hauteur des objectifs de coopération scientifique et des finalités fraternelles du GERFLINT. Notre revue donc, peu à peu, prend toute sa place dans le monde de la recherche en sciences humaines. Souhaitons-lui de poursuivre vaillamment, sans tracé préétabli, le chemin de découverte cher à Antonio Machado.⁵

Que tous les acteurs de cet ouvrage : équipe d'encadrement (et tout particulièrement Hanne Leth Andersen et Dorte Fristrup), Universités et Ambassade de France, trouvent ici l'expression de mon admiration et de ma sincère reconnaissance.

Notes

¹ in *La Pensée et la Langue*, 1926, p.782

² Pour plus de détails sur ces exemples, se reporter à *Synergies Pays scandinaves* n° 1, pp.72 et ss.

³ Titre d'un article de Marcel Bénabou publié dans *La Bibliothèque Oulipienne, éditions Ramsay, Paris, 1987, pp.251 et ss.*

⁴ Article *infra* de Hanne Leth Andersen et Dorte Fristrup

⁵ « *caminate, no hay camino. Se hace camino al andar* ». Cette citation de Machado, empruntée au premier tome de *la Méthode* d'Edgar Morin, Points, Seuil, 1977, p.22, signifie qu'une méthode ne peut se former que pendant la recherche, qu'elle ne peut se dégager et se formuler qu'après, au moment où le terme redevient un nouveau point de départ, cette fois doté de méthode. Nietzsche le savait, écrit Morin « les méthodes viennent à la fin ». Ce disant, je veux également rendre ici hommage à Maj-Britt Mosbaek Flojstrup, de l'Université d'Aarhus, Danemark, pour son bel article intitulé : « *C'est en forgeant qu'on devient forgeron – dans les langues étrangères aussi* » qui relève d'un esprit tout à fait comparable.